

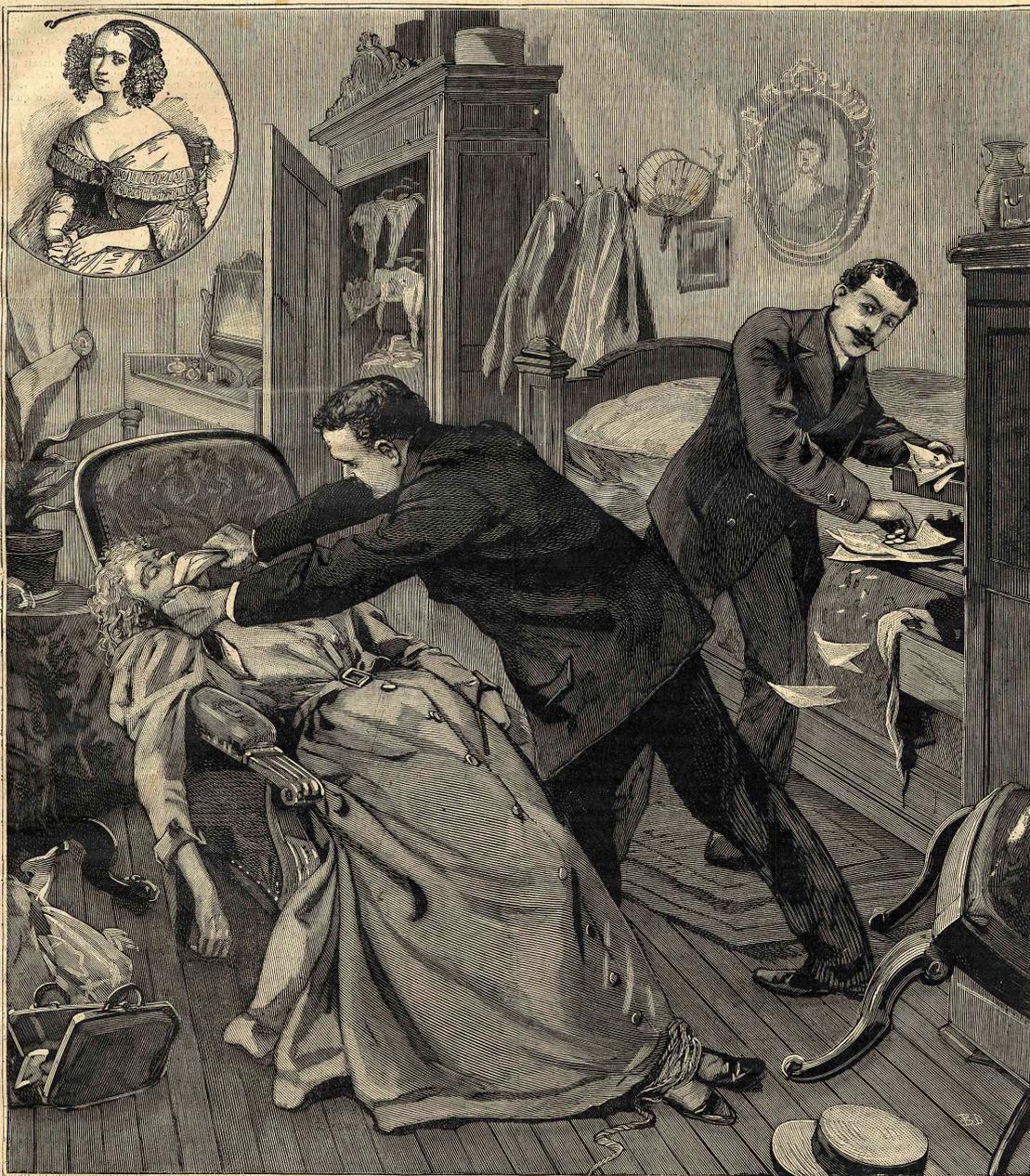
# Le Petit Parisien

TOUS LES JOURS  
Le Petit Parisien  
5 CENTIMES.

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION: 18, rue d'Enghien, PARIS

TOUS LES JEUDIS  
SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE  
5 CENTIMES.

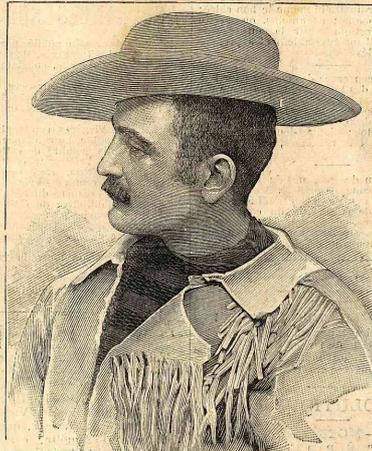


Le crime de la rue de Penthievre

**LA BARONNE DE VALLEY ÉTRANGLÉE**



LE QUARTIER-MAITRE WOOD  
L'UN DES SURVIVANTS DU NAUFRAGE DU « DRUMMOND-CASTLE »



LE MARQUIS DE MORÈS



LE MATELOT GOLDSOLD  
L'UN DES SURVIVANTS DU NAUFRAGE DU « DRUMMOND-CASTLE »



LES BRIGANDS TURCS. — DEUX FEMMES CAPTURÉES

pas, l'expression lui manque, l'hémistiche se dérobe à ses sollicitations. Mais, en revanche, aussitôt qu'il s'est assis sur le rivage et qu'il a jeté sa ligne dans l'eau, son esprit s'ouvre. L'idée accourt et le vers se fond dans un moule heureux. Son panier ne se remplit pas de poissons, mais son carnet se couvre d'alexandrins rapidement écrits au crayon. C'est ainsi qu'il a composé les œuvres remarquables qui l'ont placé au rang des immortels.

Il n'est pas le seul écrivain qui travaille par ce procédé. Parmi les trois cent cinquante auteurs dramatiques qui fournissent les divers théâtres de Paris, on en compte une trentaine qui suivent la même méthode et qui n'auraient jamais obtenu un seul succès de théâtre s'ils n'avaient été d'indifférents pêcheurs. Un de ces dramaturges, revenant d'une séance de sept heures au bord de l'eau, fut rencontré dernièrement sur le rivage du Peug par un de ses amis qui lui demanda s'il avait fait bonne pêche :

— Excellente ! répondit l'auteur.

— Qu'avez-vous pris ?

— Un cinquième acte en trois tableaux avec un dénouement qui fera courir tout Paris !

II

Si l'on pêche à la ligne des vers et des pièces de théâtre, on peut aussi pêcher des places et des faveurs ministérielles : la preuve en est dans cette anecdote si connue d'un solliciteur de province que le ministre de Paris demanda une sous-préfecture et ne pouvant obtenir une audience, était sur le point d'abandonner la partie, lorsqu'il apprit que le Ministre d'Alsace, M. de Corbière, était fatigué de la pêche à la ligne et venait chaque matin se poster à un bon endroit, où il se livrait, pendant deux ou trois heures, à un délassant favori. Le solliciteur, qui était un homme ingénieux, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette découverte, et, le lendemain, le Ministre trouva sa place de prédilection occupée. Il en fut de même les jours suivants. Le solliciteur arrivait avant le jour. Vivement contrarié de cette usurpation, M. de Corbière prit la parole en dissimulant son dépit :

— Il paraît, monsieur, que vous aimez beaucoup la pêche ?

— Mais oui, monsieur ; c'est une distraction que je prends en attendant la réponse à une requête que j'ai adressée au Ministre de l'Intérieur.

— Ah !... vous sollicitez ?

— Une toute petite sous-préfecture ; j'attends depuis un mois, et j'attendrai peut-être longtemps encore ; mais, nous autres, pêcheurs, nous avons de la patience.

— Permettez. Je dispose de quelque crédit, et, entre confères, il est doux de s'obliger. Voulez-vous me dire votre nom ? Je parlerai pour vous.

— Voici ma carte.

Le soir même, le pêcheur reçut son brevet. S'il faut en croire la chronique, cette ancienne aventure vint de se renouveler entre un pétitionnaire qui, cette fois, demandait mieux qu'une sous-préfecture, et un chef de division très-influent et aussi dévoué à ses hauteurs de pêche que l'était le ministre de la Restauration. Les pêcheurs sont toujours les mêmes, et les changements de gouvernement n'y font rien.

III

Depuis le commencement de la belle saison, un homme jeune et de bonne mine, habitant un petit cottage situé dans les environs de Sévres, venait tous les jours s'asseoir à la même place au bord de l'eau, et se livrait pendant de longues heures aux délices de la pêche. Une châteline des environs faisait non moins régulièrement chaque jour, une promenade en voiture, et passait deux fois, en allant et en revenant, près de l'endroit où le pêcheur se tenait immobile et attentif. Elle le remarquait d'abord avec étonnement, puis avec un certain intérêt.

— Singulière occupation pour un jeune homme ! se disait-elle dans les premières rencontres.

Mais ensuite, et en y réfléchissant, elle en vint à recueillir dans son imagination toutes les bonnes qualités que denote la pêche à la ligne.

— Ce jeune homme, pensa-t-elle, qui a l'air intelligent et qui possède une figure agréable, pourrait trouver d'autres plaisirs ; la distraction dont il se contente prouve qu'il est doué de moeurs douces, et que son cœur est encore nu et libre. Il vient chaque jour s'asseoir à la même place, preuve de constance et de fidélité. Il est nécessairement d'un bon caractère, complaisant et facile à conduire, car il est d'une patience exemplaire, et la patience n'est-elle pas la plus précieuse des vertus chez un mari, la plus sûre garantie du bonheur en ménage ?

La châteline qui faisait ces réflexions était veuve, jeune et riche, partant très-recherché

par les amateurs, mais aussi très-difficile dans le choix d'un second époux. L'expérience l'avait armée contre toute surprise. Ce que les séducteurs les plus habiles n'avaient pu faire avec leurs sottises empressées et leur savoir managé, un pêcheur le fit sans y songer et par le seul attrait de la ligne qu'il tenait suspendue sur l'eau.

L'homme était allé piquer dans la voiture ! Le proverbe : « Ce que femme veut, Dieu le veut », est vrai quand la femme est jeune et jolie, infaillible si de plus elle est riche. Le pêcheur fut droitement amené à détourner ses regards du fil de sa ligne vers la belle promeneuse descendue de voiture pour fouler le gazon de la rive. Les saluts s'échangèrent, puis les paroles. On ne pêche pas le soir, à la nuit ! Il fut invité à passer ses soirées au château. L'homme du monde ne démentit pas la bonne opinion que le pêcheur avait donnée de lui. Il n'avait qu'une très-médiocre fortune ; mais qu'importait ses heureuses qualités le dotaient suffisamment.

Le mariage fut célébré quelques jours après.

Cependant, on peut s'y tromper, et il ne faut pas croire que tous les pêcheurs à la ligne soient, hors de leurs fonctions, essentiellement doux et patients. Demandez-le plutôt au marchand de la sous-préfecture, quelques uns de ces messieurs. Il en est qui se revanchent à la maison de la vertu qu'ils sont obligés de dépenser à la rivière, et qui sont d'une humeur massacrante quand le poisson n'a pas morché.

Un fait digne de remarque, c'est qu'on ne voit pas de femmes pêcher à la ligne. Il y a de nombreuses, il y a de belles canotières, mais il n'y a pas de pêcheuses. Est-ce fait de qualités nécessaires à l'emploi ? Le silence, l'immobilité, la patience, ces trois vertus théologiques de la pêche à la ligne, sont-elles incompatibles avec le caractère féminin ? Peut-être bien, — mais ne le disons pas trop haut.

Eugène GINOR.

Le Monument du Président Carnot à Nancy

La ville de Nancy inaugurera dimanche le monument élevé en mémoire de M. Carnot, président de la République, assassiné à Lyon par l'Italien Caserio.

Le Marquis de Morès

Le marquis de Morès, qui vient de trouver une place de capitaine à l'école de Saint-Cyr et de Saumur, il fut d'abord lieutenant de Hussards. Après son mariage avec M<sup>lle</sup> Hoffmann, fille d'un banquier américain, il quitta l'armée et s'en alla tenter la fortune aux Etats-Unis. Revenu en France, il repartit pour les Indes, le Tibet, le Tonkin. De nouveau rentré dans son pays, il se jeta dans le mouvement dirigé par le général Boulanger et prit une part des plus actives ; puis, on le vit s'employer à la lutte anti-sénatiste. Ce moment des diables relents, tant la capitale Mayer et blessa le capitaine Crémieux-Foia, le député Dreyfus et le sous-préfet Basac.

En ces derniers temps, il avait tourné son indomptable combativité vers un autre but : il se prit passion pour l'Angleterre et de haine pour l'Angleterre, et l'entreprit alors ce projet de donner le Soudan à la France ; il était en marche depuis quelques jours, quand son escorte de Touaregs se révolta contre lui et, renforcée d'autres guerriers du désert, lui livra combat. M. de Morès se défendit vaillamment pendant plus de quatre heures à ses agresseurs. Il est donc mort pour une œuvre française, et on ne peut se le reprocher. Ce n'est pas une braveur incontestée, qui venait d'employer son énergie à une entreprise peut-être téméraire, mais des plus grandes à coup sûr.

RÉCITS ET MONOLOGUES

LES TROIS COULEURS

Chaque année, au printemps, notre Alsace fidèle Voit germer et grandir sur les rives du Rhin Ces trois fleurs à la fois qui s'ouvrent pour elle, Présage sans pareil, symbole souverain !

Le bleu bleu, vaillant y croît parmi la mousse ; Ses pétales d'azur semblent parler tout bas ; Et dire dans vos yeux ensemble ferme et douce : « On pense à vous, toujours, et vous, n'oubliez pas ! »

Mystique, à ses côtés, la marguerite blanche Balance sa corolle sur le rayon du soleil ; Eplorée, elle attend l'heure de la Revanche, Et vers la France en deuil tourne son cœur vermeil.

Le coquelicot rouge, orgueilleux et superbe, Près d'elle, dans les épis, flamboie, étincelant ; Sur nos soldats, à nous, étendus, là, sous l'herbe, Bravant l'enivresseur, il se dressait sanglant !

Et ces trois fleurs, hélas ! proclamant la souffrance Qui fait plus nos fronts et tout meurtris nos cœurs, Arborescent les couleurs du drapeau de la France. Pour l'espoir des vaincus et l'effroi des vainqueurs !

Taron de LACOMBE.

NOS GRAVURES

Le Crime de la rue de Penthièvre

LA BARONNE DE VALLEY ÉTRANGÉE

Combien étrange est l'histoire de cette baronne de Valley, jadis une des reines de beauté de l'aristocratie parisienne, tellement appréciée, devenue usurière, vivant au milieu de gens louches, et finissant par être assassinée grâce aux indications d'un gamin cygneux dont elle avait fait sa compagne !

La baronne de Valley habitait un petit logement dans la maison portant le numéro 20 de la rue de Penthièvre. Elle s'occupait de prêts d'argent, visitée par une foule de gens de toute mise et de toute condition : fils de famille égarément vêtus et loqueteux misérables. Son seul familiar était un jeune homme de dix-huit ans, Charles Lagueny, fils naturel d'une ancienne domestique de la baronne.

C'est Charles Lagueny qui a été l'instigateur du crime. Il raconta à plusieurs copains du quartier, à l'époque où il était jeune homme, les détails de sa vie. Les amis de Lagueny, nommés Pierre Ferran, Julien Turé, dit Lambry, Lastro et Kiesgen, consentirent à commettre le crime.

Deux d'entre eux devaient pénétrer chez la baronne sous prétexte de lui demander un prêt d'argent ; c'étaient Julien Turé, dit Lambry, et Kiesgen. Dès que la vieille femme fut en leur présence, l'un d'eux lui porta un coup de poing sur la tête qui l'étourdit ; puis, ils lui lièrent les pieds, la transportèrent sur un fauteuil, et, tandis que l'un des deux criminels la bâillonnait, l'autre prit dans les

trous d'un secrétaire l'argent et les valeurs qui s'y trouvaient. Pendant ce temps, Ferran et Lastro faisaient le guet à l'entrée de la chambre.

Arrêté le lendemain du crime, Lagueny fit des aveux complets et dénonça ses complices, qui furent également mis en état d'arrestation.

Déjà une fois, la baronne de Valley avait failli être assassinée. On avait trouvé sur des fauteuils mis en état d'arrestation le plan détaillé de son appartement avec des indications pour commettre le meurtre. Aussi ceux qui approchaient la baronne disaient-ils qu'elle finirait mal.

Cette lugubre prophétie s'est réalisée.

Nous donnons à notre première page un portrait de la baronne de Valley en 1840, ce portrait est extrait d'un livre intitulé : *Les Belles Femmes de Paris* ; la reproduction que nous en publions est des plus fidèles.

C'est en 1839 que la baronne de Valley s'était mariée. Elle avait alors dix-huit ans, brillait dans les salons les plus en vogue, s'occupait de littérature et publiait un journal ayant pour titre *la Violente*. A la mort de son mari, elle resta en possession d'une fortune assez élevée. Elle voyagea beaucoup, puis se fixa pendant plusieurs années en Allemagne ; on a raconté qu'en 1870, par hasard à Wiesbaden, un officier prussien ayant levé son verre pour célébrer la reddition de Metz par Bazaine, la baronne de Valley marcha sur lui et le souffla par deux fois.

Quel changement se produisit dans cette existence qui avait été si brillante ?

La baronne de Valley devint tout-à-coup d'une rapidité surprenante, ne s'occupant que d'opérations usurières. Elle cessa d'avoir toute relation avec les personnes qui l'avaient connue. Elle se livrait à l'ignorance point sa déchéance et ils s'étaient écartés d'elle.

PETITE CORRESPONDANCE

M. V. B. Paris. — Entourez l'arbre attaqué d'une couronne de goudron ou bien tracez un cercle à la craie au bas du tronc ; ces deux moyens réussissent assez bien, parait-il, pour écarter les fourmis.

M. Louis A. à Bergerac. — Nous ne le pensons pas ; vous feriez mieux de vous abstenir.

M. G. à G. — Oui, votre eczéma guérira par la méthode Moutin. Envoyez un mandat de Fr. 30, Pharmacie Moutin, 30, rue Louis-Le-Grand, Paris.

M. Henri, à Royat. — Mélangez à de la chaux vive pulvérisée un blanc d'œuf battus et mélangés ainsi obtenue forme une colle très énergique et très rapide.

Mrs Emile à Coisnon. — Oui pour le cadeau. — Pour votre enfant, remplacez la bouillie par la Phosphatine Falières.

L'ÉPARGNE

On se rappelle l'apparition sensationnelle, l'année dernière, du rapport de M. Aubert, consul de France à Pretoria, sur les mines d'or du Transvaal. Le rapport de cette année, que le *Moniteur officiel du Commerce* vient de publier, ne présente pas moins d'intérêt et mériterait d'être lu dans son entier. Faisons-en au moins connaître les points essentiels.

Dans ce rapport, M. Aubert s'applique surtout à constater les progrès du commerce et de l'industrie, l'augmentation et l'amélioration de l'immigration, le développement du réseau ferré, l'accroissement du trafic intérieur et l'augmentation constante des revenus publics. Tout semble donc contribuer, dit-il, à rendre ce pays le plus prospère et le plus florissant de l'Afrique du Sud.

Chemins de fer. — Au fin de l'année 1895, le réseau des voies ferrées du Transvaal s'était complété par le rattachement de la ligne de Natal à celle de Johannesburg et de Pretoria par Standerton et Heidelberg. Ces lignes mettent le Transvaal en communication avec Capetown, Port-Elizabeth et East-London, dans la colonie du Cap, Durban (Natal) et Lourenço-Marques.

Le réseau ferré du Transvaal a été construit et exploité par une Compagnie hollandaise dont le capital, actions et obligations, s'élevait, au 1<sup>er</sup> janvier 1895, à la somme de fr. 176,917,625, déduction faite des obligations remboursées.

Elle exploitait la même époque 634 kilomètres.

Industrie. — Les principales industries sont : quelques brasseries très florissantes, une fabrique de ciment qui lutte avec peine contre la concurrence étrangère, une fabrique de conserves, une fabrique de cyanure de potassium, les ateliers de montage et de réparation de la Compagnie du chemin de fer à Pretoria, plusieurs moulins à vapeur et à eau, une fonderie à Johannesburg, une usine qui construit à Johannesburg la maison Siemens et Halske, de Berlin, qui est destinée à fournir l'électricité aux moteurs et dynamo des mines du Rand, la fameuse fabrique de dynamite, dont le monopole a été si souvent discuté, et enfin la distillerie Hatfield, près de Pretoria, dont les affaires paraissent florissantes.

Mines. — Les charbonnages du Transvaal ont produit, en 1895, 1,152,205 tonnes de charbon, soit 400,000 tonnes de plus qu'en 1894.

Dans les mines de cuivre et de plomb argentifère, on a arrêté le travail jusqu'à ce qu'une hausse de l'argent le rende plus rémunérateur.

La production des mines d'or du Transvaal a été en 1895 de 2,509,851 onces (78,035 kilogrammes) soit une augmentation de 243,998 onces. Le Witwatersrand seul rentre dans le chiffre indiqué pour 2,238,400 onces.

Les expériences faites pour le traitement des sous-résidus (slimes) et pour le broyage à sec des minerais aurifères n'ont pas encore été concluantes, on compte, toutefois, les poursuivre activement dans le courant de l'année.

Le développement de l'industrie aurifère au Transvaal a eu pour effet d'augmenter la population dans de fortes proportions. La population de Johannesburg, le chef-lieu du district du Witwatersrand, était estimée par une feuille locale, en décembre dernier, à 138,000 habitants.

Le Naufrage du « Drummond-Castle »

LE QUARTIER-MATRE WOOD — LE MATELOT GOLDBOLE

Le steamer anglais Drummond-Castle, venant du Cap de Bonne-Espérance, a fait naufrage dans les parages des îles d'Ouessant, dans la nuit du 6 au 7 courant.

Au moment du sinistre, la brume était très-forte.

Les victimes sont au nombre d'environ 300.

Deux hommes de l'équipage du Drummond-Castle, le quartier-maître Wood et le matelot Goldbole, ont pu échapper à la mort. Ils ont été sauvés par des pêcheurs de l'île de Molène, qui les aperçurent accrochés à une épave du steamer et faisant des signes de détresse. Les deux malheureux étaient à bout de force.

D'après eux, le steamer, qui s'était brisé sur les rochers d'Ouessant, a coulé en quatre minutes, il devait être onze heures du soir.

La plupart des cadavres de victimes ont été recueillis près de l'île de Molène, et c'est dans cette lie qu'on les a inhumés.

Les Brigands Turcs

C'est sur une route assez passante, auprès de la station thermale de Coury-la-voie, que trois dames de Constantinople viennent d'être enlevées par des brigands.

Les bains de Coury ont pour propriétaire un Français, M. Branzau.

De Constantinople, on distingue fort bien, au-delà des îles des Princes et du golfe d'Ismid, le valon où se niche Coury, dans l'accotement, entre la Marmara et l'Olympe de Mysie.

M<sup>lle</sup> Branzau se promenait avec M<sup>lle</sup> Paraghamian et sa fille, — des Arméniennes appartenant à un membre de la Légation de Serbie, — sous la garde d'un domestique sans armes, Soudain, des brigands turcs apparurent. Ils

capturèrent les trois femmes, mirent le domestique en fuite et se dirigèrent vers la montagne. La chef de la bande dicta à M<sup>lle</sup> Branzau une lettre pour son mari, dans laquelle il était invité à verser 25,000 livres, sans quoi s'il voulait la revoir vivante. M<sup>lle</sup> Paraghamian fut renvoyée avec cette missive. Elle resta alors dans un triste état.

L'ambassadeur de France reçut une dépêche de M. Branzau l'informant de ce qui venait de se passer et se mit en rapport avec le Ministère des Affaires étrangères. Le Sultan promit son intervention immédiate.

La montagne fut cernée et de nombreuses patrouilles de gendarmes à cheval la cernèrent.

Ce n'est pourtant que dix jours après leur capture que M<sup>lle</sup> Branzau et M<sup>lle</sup> Paraghamian furent remises en liberté. Leur rançon fut payée aux brigands par un envoyé du gouvernement turc de Brousse. Elles ont déclaré, d'ailleurs, n'avoir point été maltraitées par les bandits.

Ceux-ci, une fois la rançon versée, ont disparu ; mais des gendarmes sont à leur poursuite.

CAUSERIE DU FOYER

Le Mouvement perpétuel

La recherche du mouvement perpétuel a été, est encore le rêve de l'espèce humaine. En physiologie, ce mouvement, enfin trouvé, nous assurerait l'éternelle jeunesse et l'immortalité. La vie n'est en effet que le va-et-vient continué de nos muscles organiques ; les cellules vivantes meurent après avoir donné naissance à d'autres cellules qui les suivent dans la mort ; tous nos appareils organiques, reins, glandes de la peau, égot intestinal, jettent au dehors les dé-

tritus humains, et la nuit comme le jour, dans le sommeil comme en la veille, le travail vital s'accomplit sans trêve. Pourquoi donc arrive cette heure, prématurée pour certains individus, où la vie devient moins intense, la réparation moins complète, l'élimination imparfaite ? Les conditions d'existence sont restées les mêmes, l'air est aussi pur, l'alimentation est aussi saine, cependant l'équilibre est rompu, nous penchons vite vers la mort, et combien précipitée devient-elle une fois que la décadence est un fait accompli !

Quelle que soit la cause du vieillissement et de sa conséquence fatale, la mort, on peut au moins affirmer que le phénomène évanescence est une sorte d'avahissement de notre organisme par des détritus vitaux non éliminés. Les artères s'enroulent de sels calcaires et durcissent ; le

cœur, aux valves moins souples, bat irrégulièrement, les glandes sécrétories de l'appareil digestif fonctionnent mal, les artères pulmonaires perdent leur élasticité, la circulation, digestion, tout est en souffrance et ce qu'on pourrait appeler une élimination suffisante ne parvient à traverser le mal et revenir en arrière sur le chemin de la vie. Comment opérer ce miracle ? Un stimulant d'une part, les appareils d'excrétion, en excitant d'autre part les organes de réparation. On aura recours à l'iode, désobstruait des vaisseaux sanguins, réparait les lésions cardiaques, épargnait l'estomac par ses propriétés laxatives ; à la kola, qui donne au courant sanguin une impulsion vive, permettant ainsi de laisser doucement le mouvement et de réparer tous les organes ; à la coca, stimulant de l'appétit ; au phosphate de chaux

qui fournit des éléments de reconstruction au système nerveux, ce maître souverain de notre organisme, dont il tient tous les fils.

C'est la kola, la coca, l'iode, le phosphate de chaux qui rendent le *Vin Deslès* si précieux contre le vieillissement artificiel, causé par le surmenage, les excès, les maladies longues ou graves, et contre le vieillissement naturel, causé par notre ennemi, le temps.

P. S. — Le véritable *Vin Deslès*, celui qui par son goût exquis et ses qualités reconnues a mérité la faveur du public et du Corps médical tout entier, a son siège au du Louvre, 5 bis. Pour éviter les contrefaçons, on est prié d'exiger sur l'étiquette, au-dessous du Vin Deslès, la mention : *Formule du Dr A. C. ex-médecin de la marine.*

La London-Paris Corporation, 2, place de l'Opéra, donne tous renseignements sur les va-